







OEUVRES  
DE  
MATHURIN REGNIER

PUBLIÉES  
AVEC PRÉFACE, NOTES ET GLOSSAIRE

PAR  
LOUIS LACOUR

*Deuxième édition*



PARIS  
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVII.

























*taines peintures, il est juste de reconnaître que le satirique les a toujours fait servir à la défense et au triomphe des idées honnêtes et libérales. »*

*L'édition que nous publions aujourd'hui est la reproduction de l'édition si connue donnée en 1613 par « le sieur Toussaincts du Bray », corrigée, dans les passages qui nous ont paru évidemment fautifs, par l'édition de 1608. Cette édition de 1613 est la plus complète qui ait été publiée du vivant de Regnier, et probablement elle a été revue par lui. Toussaincts du Bray était l'unique cessionnaire du poëte, et à cette époque il exerçait son droit depuis cinq ans. On n'a pas beaucoup à se louer de la manière dont il s'acquitta de ses devoirs vis-à-vis du public. Les éditions successives qu'il a publiées contiennent plus de fautes qu'il n'était déjà permis à un imprimeur d'en laisser passer. Les imperfections firent naître les corrections posthumes, œuvres de froids commentateurs et de pâles copistes, et le texte de Regnier, défiguré à plaisir, fut l'objet de critiques et d'interpolations les moins conformes au bon sens.*

*Sans doute il appartient à un éditeur qui veut populariser un texte célèbre de l'amender en quelques parties, surtout lorsque le sens peut souffrir des fautes produites par la négligence des premiers imprimeurs, ou résultant de l'imperfection des manuscrits. Mais jugez du sort de Regnier. Par évidente insouciance et mépris de la publicité, il laisse paraître ses œuvres*







## AU ROY

**S**IRE, je m'estois jusques icy resolu de tesmoigner par le silence le respect que je doÿ à Vostre Majesté. Mais ce que l'on eust tenu pour reverence le seroit maintenant pour ingratitude, qu'il luy a pleu, me faisant du bien, m'inspirer avec un desir de vertu celuy de me rendre digne de l'aspect du plus parfaict et du plus victorieux monarque du monde. On lit qu'en Etyopie il y avoit une statuë qui rendoit un son harmonieux toutes les fois que le soleil levant la regardoit. Ce mesme miracle (SIRE) avez vous fait en moy, qui, touché de l'astre de V. M., ay receu la voix et la parole. On ne trouvera





Tu fais que tes bontez excèdent ses injures.

Or, après tant d'exploits finis heureusement,  
 Laisant aux cœurs des tiens, comme un vif monument,  
 Avecques ta valeur ta clemence vivante,  
 Dedans l'éternité de la race suivante,  
 Puisse-tu, comme Auguste, admirable en tes faits,  
 Rouller tes jours heureux en une heureuse paix,  
 Ores que la justice icy bas descenduë  
 Aux petits comme aux grands par tes mains est renduë,  
 Que sans peur du larron trafique le marchand,  
 Que l'innocent ne tombe aux aguets du meschant,  
 Et que de ta couronne, en palmes si fertile,  
 Le miel abondamment et la manne distile,  
 Comme des chesnes vieux aux jours du siecle d'or,  
 Qui, renaissant soubz toi, reverdissent encor;  
 Aujourd'huy que ton fils, imitant ton courage,  
 Nous rend de sa valeur un si grand tesmoignage  
 Que jeune de ses mains la rage il déconfit,  
 Estouffant les serpens ainsi qu'Hercule fit,  
 Et domtant la discorde à la gueule sanglante,  
 D'impieté, d'horreur, encore fremissante,  
 Il luy trousse les bras des meurtres entachez,  
 De cent chaisnes d'acier sur le dos attachez,  
 Sous des monceaux de fer dans ses armes l'enterre,  
 Et ferme pour jamais le temple de la guerre,  
 Faisant voir clairement, par ses faits triomphants,  
 Que les roys et les dieux ne sont jamais enfans;  
 Si bien que, s'eslevant sous ta grandeur prospere,  
 Genereux heritier d'un si genereux pere,  
 Comblant les bons d'amour et les meschans d'effroy,



























Il faut rire de tout, aussi bien ne peut-on  
Changer chose en Virgile, ou bien l'autre en Platon.

Quel plaisir penses-tu que dans l'ame je sente  
Quand l'un de ceste troupe en audace insolente  
Vient à Vanves à pied pour grimper au coupeau  
Du Parnasse françois et boire de son eau,  
Que froidement receu on l'escoute à grand peine,  
Que la Muse en groignant luy deffend sa fontaine,  
Et, se bouchant l'oreille au recit de ses vers,  
Tourne les yeux à gauche et les lit de travers,  
Et pour fruit de sa peine, aux grands vents dispersée,  
Tous ses papiers servir à la chaise percée?

Mais comme eux je suis poëte, et, sans discretion,  
Je deviens importun avec presumption.

Il faut que la raison retienne le caprice,  
Et que mon vers ne soit qu'ainsi qu'un exercice,  
Qui par le jugement doit estre limité  
Selon que le requiert ou l'âge ou la santé.

Je ne sçay quel demon m'a fait devenir poëte :  
Je n'ay, comme ce Grec, des dieux grand interprete,  
Dormy sur Helicon, où ces doctes mignons  
Naissent en une nuict comme les champignons,  
Si ce n'est que ces jours, allant à l'aventure,  
Resvant comme un oyson qu'on mene à la pasture,  
A Vanves j'arrivay, où, suyvant maint discours,  
On me fit au jardin faire cinq ou six tours,  
Et, comme un conclave entre dans le conclave,  
Le sommelier me prit et m'enferme en la cave,  
Où, beuvant et mangeant, je fis mon coup d'essay,  
Et où, si je sçay rien, j'apris ce que je sçay.













Que leur nom retentit dans les airs que l'on chante,  
Qu'elles ont à leur suite une troupe beante  
De langoureux transis, et, pour le faire court,  
Dire qu'il n'est rien tel qu'aymer les gens de court,  
Alegant maint exemple en ce siecle où nous sommes  
Qu'il n'est rien si facile à prendre que les hommes,  
Et qu'on ne s'enquiert plus s'elle a fait le pourquoy,  
Pourveu qu'elle soit riche et qu'elle ait bien de quoy.  
Quand elle auroit suivy le camp à la Rochelle,  
S'elle a force ducats, elle est toute pucelle.  
L'honneur, estropié, languissant et perclus,  
N'est plus rien qu'un idole en qui l'on ne croit plus.

Or, pour dire cecy, il faut force mistere,  
Et de mal discourir il vaut bien mieux se taire.  
Il est vray que ceux-là qui n'ont pas tant d'esprit  
Peuvent mettre en papier leur dire par escrit  
Et rendre par leurs vers leur muse maquerelle!  
Mais, pour dire le vray, je n'en ay la cervelle.

Il faut estre trop prompt, escrire à tous propos,  
Perdre pour un sonnet et sommeil et repos.  
Puis ma muse est trop chaste et j'ay trop de courage,  
Et ne puis pour autruy façonner un ouvrage.  
Pour moy, j'ay de la court autant comme il m'en faut.  
Le vol de mon dessein ne s'estend point si haut;  
De peu je suis content, encore que mon maistre,  
S'il luy plaisoit un jour mon travail reconnoistre,  
Peut autant qu'autre prince et a trop de moyen  
D'eslever ma fortune et me faire du bien,  
Ainsi que sa nature, à la vertu facile,  
Promet que mon labeur ne doit estre inutile,





Comme aux quatre elemens les matieres encloses  
 Donnent comme la mort la vie à toutes choses;  
 Comme premierement les hommes dispersez  
 Furent par l'armonie en troupes amassez,  
 Et comme la malice, en leur ame glissée,  
 Troubla de nos ayeux l'innocente pensée :  
 D'où nasquirent les loix, les bourgs et les citez,  
 Pour servir de gourmette à leurs meschancetez ;  
 Comme ils furent en fin reduicts sous un empire,  
 Et beaucoup d'autres plats qui seroient longs à dire ;  
 Et quand on en sçauroit ce que Platon en sçait,  
 Marquis, tu n'en serois plus gras ny plus refait.

Car c'est une viande en esprit consommée,  
 Legere à l'estomach, ainsi que la fumée.  
 Sçais tu, pour sçavoir bien, ce qu'il nous faut sçavoir ?  
 C'est s'affiner le goust de cognoistre et de voir,  
 Apprendre dans le monde et lire dans la vie  
 D'autres secrets plus fins que de philosophie,  
 Et qu'avecq' la science il faut un bon esprit.

Or entends à ce point ce qu'un Grec en escrit :  
 Jadis un loup, dit-il, que la faim espoinçonne,  
 Sortant hors de son fort, rencontre une lionne  
 Rugissante à l'abort, et qui monstroït aux dents  
 L'insatiable faim qu'elle avoit au dedans.  
 Furieuse elle aproche, et le loup, qui l'advise,  
 D'un langage flateur luy parle et la courtise :  
 Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,  
 Le petit cede au grand, et le foible au plus fort.

Luy, di-je, qui craignoit que, faute d'autre proye,  
 La beste l'attaquast, ses ruses il employe.





Puis que vivant icy de nous on ne fait conte,  
Et que nostre vertu engendre nostre honte.

Doncq' par d'autres moyens à la court familiers,  
Par vice ou par vertu, acquerons des lauriers,  
Puisqu'en ce monde icy on n'en fait difference,  
Et que souvent par l'un l'autre se recompense.  
Apreons à mentir, mais d'une autre façon  
Que ne fait Calliope ombrageant sa chanson  
Du voile d'une fable, afin que son mystere  
Ne soit ouvert à tous, ny cogneu du vulgaire.  
Apprenons à mentir, nos propos desguiser,  
A trahir nos amis, nos ennemys baiser,  
Faire la cour aux grands, et dans leurs antichambres,  
Le chapeau dans la main, nous tenir sur nos membres,  
Sans oser ny cracher, ny toussir, ny s'asseoir,  
Et, nous couchant au jour, leur donner le bon soir :  
Car, puis que la fortune aveuglement dispose  
De tout, peut estre en fin aurons nous quelque chose  
Qui pourra destourner l'ingratitude  
Par un bien incertain à tastons debité,  
Comme ces courtisants qui, s'en faisant accroire,  
N'ont point d'autre vertu sinon de dire : voire.

Or laissons doncq' la Muse, Apollon et ses vers,  
Laissons le luth, la lyre et ces outils divers  
Dont Apollon nous flatte, ingratitude frenesie,  
Puis que pauvre et quaymande on voit la poësie,  
Où j'ay par tant de nuicts mon travail occupé.  
Mais quoy? Je te pardonne, et, si tu m'as trompé,  
La honte en soit au siecle, où, vivant d'âge en âge,  
Mon exemple rendra quelqu'autre esprit plus sage.

Mais pour moy, mon amy, je suis fort mal payé  
 D'avoir suivy cet art. Si j'eusse estudié,  
 Jeune, laborieux, sur un banc à l'escolle,  
 Galien, Hipocrate, ou Jason, ou Bartolle,  
 Une cornette au col, debout dans un parquet,  
 A tort et à travers je vendrois mon caquet,  
 Ou bien, tastant le poulx, le ventre et la poitrine,  
 J'aurois un beau teston pour juger d'une urine,  
 Et, me prenant au nez, loûcher dans un bassin  
 Des ragousts qu'un malade offre à son medecin,  
 En dire mon advis, former une ordonnance,  
 D'un réchape s'il peut, puis d'une reverence,  
 Contre-faire l'honneste, et, quand viendroit au point,  
 Dire en serrant la main : « Dame, il n'en falloit point. »

Il est vray que le Ciel, qui me regarda naistre,  
 S'est de mon jugement tousjours rendu le maistre,  
 Et bien que jeune enfant mon pere me tansast,  
 Et de verges souvent mes chansons menassast,  
 Me disant de despit et bouffy de colere :  
 « Badin, quitte ces vers ; et que penses-tu faire ?  
 La muse est inutile, et, si ton oncle a sceu  
 S'avancer par cet art, tu t'y verras deceu.

« Un mesme astre tousjours n'esclaire en ceste terre :  
 Mars, tout ardent de feu, nous menace de guerre,  
 Tout le monde fremit, et ces grands mouvements  
 Couvent en leurs fureurs de piteux changements.

« Pense-tu que le luth et la lyre des poètes  
 S'accorde d'harmonie avecques les trompettes,  
 Les fifres, les tambours, le canon et le fer,  
 Concert extravagant des musiques d'enfer ?













## A MONSIEUR BERTAUT

EVESQUE DE SÉES

---

### SATYRE V

**B**ERTAUT, c'est un grand cas, quoy que l'on puisse faire,  
Il n'est moyen qu'un homme à chacun puisse plaire  
Et, fust-il plus parfait que la perfection,  
L'homme voit par les yeux de son affection ;  
Chasqu'un fait à son sens dont sa raison s'escrime,  
Et tel blasme en autrui ce de quoy je l'estime ;  
Tout, suivant l'intellect, change d'ordre et de rang :  
Les Mores aujourd'huy peignent le diable blanc ;  
Le sel est doux aux uns, le succe amer aux autres ;  
L'on reprend tes humeurs ainsi qu'on fait les nostres ;  
Les critiques du temps m'appellent desbauché,  
Que je suis jour et nuict aux plaisirs attaché,  
Que j'y perds mon esprit, mon ame et ma jeunesse ;  
Les autres, au rebours, accusent ta sagesse  
Et ce hautain desir qui te fait mespriser  
Plaisirs, tresors, grandeurs, pour t'immortaliser,

















Chante des airs nouveaux, invente des balets,  
Sçait escrire et porter les vers et les poulets,  
A l'œil tousjours au guet pour des tours de souplesse,  
Glose sur les habits et sur la gentillesse,  
Se plaist à l'entretien, commente les bons mots,  
Et met à mesme prix les sages et les sots.

Et ce qui plus encor' m'empoisonne de rage  
Est quand un charlatan releve son langage,  
Et, de coquin faisant le prince revestu,  
Bastit un paranimphe à sa belle vertu,  
Et qu'il n'est crocheteur, ny courtaut de boutique,  
Qui n'estime à vertu l'art où sa main s'aplique,  
Et qui, paraphrasant sa gloire et son renom,  
Entre les vertueux ne veuille avoir du nom.

Voyla comme à present chacun l'adulterise  
Et forme une vertu comme il plaist à sa guise ;  
Elle est comme au marché dans les impressions,  
Et, s'adjudgeant au taux de nos affections,  
Fait que par le caprice, et non par le merite,  
Le blasme et la louange au hazard se debite ;  
Et peut un jeune sot, suivant ce qu'il conçoit  
Ou ce que par ses yeux son esprit en reçoit,  
Donner son jugement, en dire ce qu'il pense,  
Et mettre sans respect nostre honneur en balance.  
Mais, puis que c'est le temps, mesprisant les rumeurs  
Du peuple, laissons là le monde en ces humeurs,  
Et, si selon son goust un chacun en peut dire,  
Mon goust sera, Bertault, de n'en faire que rire.

---



Ny moins comme ton frere, aydé de ta vertu,  
 Par force et par conseil, en France a combatu  
 Ces avarés oyseaux dont les griffes gourmandes  
 Du bon Roy des François ravissoient les viandes :  
 Sujet trop haut pour moy, qui doy, sans m'esgarer,  
 Au champ de sa valeur la veoir et l'admirer.

Aussi selon le corps on doit tailler la robe.  
 Je ne veux qu'à mes vers nostre honneur se dérobe,  
 Ny qu'en tissant le fil de vos faits plus qu'humains,  
 Dedans ce labyrinthe il m'eschape des mains :  
 On doit selon la force entreprendre la peine,  
 Et se donner le ton suivant qu'on a d'haleine,  
 Non comme un fou chanter de tort et de travers ;  
 Laisant doncq' aux sçavans à vous peindre en leurs vers,  
 Haut eslevez en l'air sur une aïse dorée,  
 Dignes imitateurs des enfans de Borée ;  
 Tandis qu'à mon pouvoir mes forces mesurant,  
 Sans prendre ny Phœbus ny la Muse à garant,  
 Je suivray le caprice en ces païs estranges,  
 Et, sans paraphraser tes faits et tes louanges  
 Ou me fantasier le cerveau de soucy  
 Sur ce qu'on dit de France ou ce qu'on voit icy,  
 Je me deschargeray d'un faix que je desdaigne,  
 Suffisant de crever un genet de Sardaigne,  
 Qui pourroit, defaillant en sa morne vigueur,  
 Succomber sous le fais que j'ay dessus le cœur.

Or, ce n'est point de voir en regne la sottise,  
 L'avarice et le luxe entre les gens d'eglise,  
 La justice à l'ancan, l'innocent oppressé,  
 Le conseil corrompu suivre l'interessé,









L'on trompa son prochain, la mesdisance eut lieu,  
 Et l'hipocrite fist barbe de paille à Dieu ;  
 L'homme trahit sa foy, d'où vindrent les notaires,  
 Pour attacher au joug les humeurs volontaires.

La faim et la cherté se mirent sur le rang,  
 La fièvre, les charbons, le maigre flux de sang,  
 Commencerent d'esclorre, et tout ce que l'autonne  
 Par le vent de midy nous apporte et nous donne.  
 Les soldats puis après, ennemis de la paix,  
 Qui de l'avoir d'autrui ne se saoulent jamais,  
 Troublerent la campagne, et, saccageant nos villes,  
 Par force en nos maisons violerent nos filles,  
 D'où nasquit le bourdeau, qui, s'eslevant debout,  
 A l'instant, comme un dieu, s'estendit tout par tout,  
 Et rendit, Dieu mercy, ces fièvres amoureuses,  
 Tant de galants pelez et de femmes galeuses,  
 Que les perruques sont, et les drogues encor  
 (Tant on en a besoin), aussi cheres que l'or.

Encore tous ces maux ne seroient que fleurettes  
 Sans ce maudit honneur, ce conteur de sornettes,  
 Ce fier serpent qui couve un venin souz des fleurs,  
 Qui noye jour et nuict nos esprits en nos pleurs :  
 Car, pour ces autres maux, c'estoient legeres peines  
 Que Dieu donna selon les foiblesses humaines.

Mais ce traistre cruel, excédant tout pouvoir,  
 Nous fait suer le sang sous un pesant devoir,  
 De chimeres nous pipe et nous veut faire accroire  
 Qu'au travail seulement doit consister la gloire,  
 Qu'il faut perdre et sommeil, et repos, et repas,  
 Pour tascher d'acquérir un sujet qui n'est pas,

u, s'il est, qui jamais aux yeux ne se descouvre,  
 i, perdu pour un coup, jamais ne se recouvre,  
 ui nous gonfle le cœur de vapeur et de vent,  
 d'excez par luy mesme il se perd bien souvent.

Puis on adorera ceste menteuse idole,  
 our oracle on tiendra ceste croyance folle  
 u'il n'est rien de si beau que tomber bataillant,  
 u'aux despens de son sang il faut estre vaillant,  
 ourir d'un coup de lance ou du choc d'une picque,  
 omme les paladins de la saison antique,  
 t, respendant l'esprit blessé par quelque endroit,  
 ue nostre ame s'envolle en Paradis tout droit!

Ha! que c'est chose belle et fort bien ordonnée

Dormir dedans un lict la grasse matinée,  
 n dame de Paris s'habiller chaudement,  
 a la table s'asseoir, manger humainement,  
 e reposer un peu, puis monter en carrosse,  
 aller à Gentilly caresser une rosse

our escroquer sa fille, et, venant à l'effect,  
 u'y monstrier comme Jean à sa mere le fait!

Ha! Dieu, pourquoi faut-il que mon esprit ne vaille

autant que cil qui mist les souris en bataille,  
 qui sceut à la grenouille apprendre son caquet,

ou que l'autre qui fist en vers un sopiquet!

e ferois, esloigné de toute raillerie,

In poëme grand et beau de la poltronnerie,

n despit de l'honneur et des femmes qui l'ont

l'effect sous la chemise ou d'apparence au front;

à m'asseure, pour moy, qu'en ayant leu l'histoire,

elles ne seroient plus si sottes que d'y croire.

Mais, quand je considere où l'ingrat nous reduit,  
 Comme il nous ensorcelle et comme il nous seduit,  
 Qu'il assemble en festin au renard la cigoigne,  
 Et que son plus beau jeu ne gist rien qu'en sa troigne;  
 Celuy le peut bien dire à qui dés le berceau  
 Ce malheureux honneur a tins le bec en l'eau,  
 Qui le traine à tastons quelque part qu'il puisse estre,  
 Ainsi que fait un chien un aveugle, son maistre,  
 Qui s'en va doucement après luy pas à pas,  
 Et librement se fie à ce qu'il ne voit pas.  
 S'il veut que plus long temps à ce discours je croye,  
 Qu'il m'offre à tout le moins quelque chose qu'on voye  
 Et qu'on savoure, afin qu'il se puisse sçavoir  
 Si le goust desment point ce que l'œil en peut voir.

Autrement, quant à moy, je lui fay banqueroute;  
 Estant imperceptible, il est comme la goutte  
 Et le mal qui, caché, nous oste l'embompoint,  
 Qui nous tuë à veu' d'œil, et que l'on ne voit point.  
 On a beau se charger de telle marchandise,  
 A peine en auroit on un catrin à Venise,  
 Encor qu'on voye après courir certains cerveaux,  
 Comme après les raisins courent les estourneaux.  
 Que font tous ces vaillans de leur valeur guerriere  
 Qui touchent du penser l'estoile poussiniere,  
 Morguent la destinée et gourmandent la mort,  
 Contre qui rien ne dure et rien n'est assez fort,  
 Et qui, tout transparents de claire renommée,  
 Dressent cent fois le jour en discours une armée,  
 Donnent quelque bataille, et, tuant un chacun,  
 Font que mourir et vivre à leur dire n'est qu'un?





A MONSIEUR

LE MARQUIS DE CŒUVRES

---

SATYRE VII

**S**ORTE et fascheuse humeur de la plupart des hommes,  
Qui suivant ce qu'ils sont jugent ce que nous sommes,  
Et, succrant d'un souris un discours ruineux,  
Accusent un chacun des maux qui sont en eux.

Nostre melancolique en sçavoit bien que dire,  
Qui nous pique en riant et nous flate sans rire,  
Qui porte un cœur de sang dessous un front blesmy,  
Et duquel il vaut mieux estre amy qu'ennemy.

Vous qui, tout au contraire, avez dans le courage  
Les mesmes mouvements qu'on vous lit au visage,  
Et qui, parfait amy, vos amis espargnez,  
Et de mauvais discours leur vertu n'esborgnez;  
Dont le cœur grand et ferme au changement ne ploye,  
Et qui fort librement en l'orage s'employe,  
Ainsi qu'un bon patron qui, soigneux, sage et fort,  
Sauve ses compagnons et les conduit à bord;









Et l'autre, desdaignant d'un œil severe et doux  
 Ma peine et mon amour, me donne mille coups.  
 Soit qu'une autre, modeste, à l'impourveu m'avise,  
 De vergongne et d'amour mon ame est toute éprise;  
 Je sens d'un sage feu mon esprit enflammer,  
 Et son honnesteté me contrainct de l'aymer.

Si quelque autre, affectée en sa douce malice,  
 Gouverne son œillade avecq' de l'artifice,  
 J'ayme sa gentillesse, et mon nouveau desir  
 Se la promet sçavant en l'amoureux plaisir.

Que l'autre parle livre et face des merveilles,  
 Amour, qui prend par tout, me prend par les oreilles,  
 Et juge par l'esprit, parfaict en ses accords,  
 Des points plus accomplis que peut avoir le corps.  
 Si l'autre est, au rebours, des lettres nonchalante,  
 Je croy qu'au fait d'amour elle sera sçavante,  
 Et que nature, habile à couvrir son deffaut,  
 Luy aura mis au lict tout l'esprit qu'il luy faut.

Ainsi, de toute femme à mes yeux opposée,  
 Soit parfaite en beauté, ou soit mal composée,  
 De meurs ou de façons, quelque chose m'en plaist,  
 Et ne sçay point comment, ny pourquoy, ny que c'est.

Quelque objet que l'esprit par mes yeux se figure,  
 Mon cœur, tendre à l'amour, en reçoit la pointure;  
 Comme un miroir en soy toute image reçoit,  
 Il reçoit en amour quelque object que ce soit;  
 Autant qu'une plus blanche il ayme une brunette:  
 Si l'une a plus d'esclat, l'autre est plus sadinette,  
 Et plus vive de feu, d'amour et de desir,  
 Comme elle en reçoit plus, donne plus de plaisir.







A MONSIEUR

L'ABBÉ DE BEAULIEU

NOMMÉ PAR SA MAJESTÉ

A L'EVESCHÉ DU MANS

---

*SATYRE VIII*

**C**HARLES, de mes pechez j'ay bien fait penitence;  
Or, toy qui te cognois aux cas de conscience,  
Juge si j'ay raison de penser estre absous.  
J'oyois un de ces jours la messe à deux genoux,  
Faisant mainte oraison, l'œil au ciel, les mains jointes,  
Le cœur ouvert aux pleurs et tout percé de pointes  
Qu'un devout repentir eslançoit dedans moy,  
Tremblant des peurs d'enfer et tout bruslant de foy,  
Quand un jeune frisé, relevé de moustache,  
De galoche, de botte et d'un ample pennache,  
Me vint prendre et me dit, pensant dire un bon mot :  
« Pour un poëte du temps, vous estes trop devout. »  
Moy, civil, je me leve et le bon jour luy donne.  
(Qu'heureux est le folastre à la teste grisonne















Et s'y met si avant que je creu que mes jours  
Devoient plustost finir que non pas son discours.

Mais comme Dieu voulut, après tant de demeures,  
L'orloge du Palais vint à fraper unze heures,  
Et luy qui pour la souppe avoit l'esprit subtil :

« A quelle heure, Monsieur, vostre oncle disne-t-il ? »

Lors, bien peu s'en falut, sans plus long temps attendre,

Que de rage au gibet je ne m'allasse pendre .

Encor l'eussé-je fait, s'estant desesperé ;

Mais je croy que le Ciel, contre moy conjuré,

Voulut que s'accomplist ceste avanture mienne

Que me dit, jeune enfant, une bohemienne :

« Ny la peste, la faim, la verolle, la tous,

La fievre, les venins, les larrons, ny les lous,

Ne tueront cestuy-cy ; mais l'importun langage

D'un facheux : qu'ils s'engarde estant grand, s'il est sage. »

Comme il continuoit ceste vieille chanson,

Voicy venir quelqu'un d'assez pauvre façon.

Il se porte au devant, luy parle, le cageolle ;

Mais cest autre à la fin se monta de parole :

« Monsieur, c'est trop long temps ; tout ce que vous voudrez ;

Voicy l'arrest signé. Non, Monsieur, vous viendrez,

Quand vous serez dedans, vous ferez à partie. »

Et moy qui cependant n'estois de la partie,

J'esquive doucement et m'en vais à grand pas,

La queue en loup qui fuit et les yeux contre bas,

Le cœur sautant de joye et triste d'aparence.

Depuis, aux bons sergens j'ay porté reverence,

Comme à des gens d'honneur par qui le Ciel voulut

Que je receusse un jour le bien de mon salut.





## A MONSIEUR RAPIN

---

### SATYRE IX

**R**APIN, le favorit d'Apollon et des Muses,  
Pendant qu'en leur mestier jour et nuit tu t'amuses,  
Et que, d'un vers nombreux non encore chanté,  
Tu te fais un chemin à l'immortalité,  
Moi qui n'ay ny l'esprit ny l'haleine assez forte  
Pour te suivre de prés et te servir d'escorte,  
Je me contenteray, sans me precipiter,  
D'admirer ton labeur, ne pouvant l'imiter.

Et pour me satisfaire au desir qui me reste  
De rendre cest hommage à chacun manifeste,  
Par ces vers j'en prens acte, afin que l'advenir  
De moy par ta vertu se puisse souvenir,  
Et que ceste memoire à jamais s'entretienne  
Que ma muse imparfaite eut en honneur la tienne,  
Et que, si j'eus l'esprit d'ignorance abbattu,  
Je l'eus au moins si bon que j'aymay ta vertu.  
Contraire à ces resveurs dont la muse insolente,  
Censurant le plus vieux, arrogamment se vante













S'en sert aux passions, et dessous une aumusse  
 L'ambition, l'amour, l'avarice, se musse.  
 L'on se couvre d'un froc pour tromper les jaloux ;  
 Les temples aujourd'huy servent aux rendez vous ;  
 Derriere les pilliers, on oyt mainte sornette,  
 Et, comme dans un bal, tout le monde y caquette.  
 On doit rendre, suivant et le temps et le lieu,  
 Ce qu'on doit à Cesar et ce qu'on doit à Dieu ;  
 Et quand aux appetis de la sotise humaine,  
 Comme un homme sans goust, je les ayme sans peine ;  
 Aussi bien rien n'est bon que par affection ;  
 Nous jugeons, nous voyons, selon la passion.

Le soldat aujourd'huy ne resve que la guerre ;  
 En paix le laboureur veut cultiver sa terre ;  
 L'avare n'a plaisir qu'en ses doubles ducas ;  
 L'amant juge sa dame un chef d'œuvre icy bas,  
 Encore qu'elle n'ait sur soy rien qui soit d'elle,  
 Que le rouge et le blanc par art la face belle,  
 Qu'elle ante en son palais ses dents tous les matins,  
 Qu'elle doive sa taille au bois de ses patins,  
 Que son poil, dés le soir frisé dans la boutique,  
 Comme un casque, au matin, sur sa teste s'applique,  
 Qu'elle ait comme un piquier le corselet au dos,  
 Qu'à grand peine sa peau puisse couvrir ses os,  
 Et tout ce qui de jour la fait voir si doucette,  
 La nuit, comme en depost, soit dessous la toilette :  
 Son esprit ulceré juge, en sa passion,  
 Que son teint fait la nique à la perfection.

Le soldat tout ainsi pour la guerre soupire,  
 Jour et nuit il y pense et tousjours la desire ;























Que Pline est inegal, Terence un peu joly;

Mais sur tout il estime un langage poly.

Ainsi, sur chasque autheur il trouve de quoy mordre :

L'un n'a point de raison, et l'autre n'a point d'ordre,

L'autre avorte avant temps des œuvres qu'il conçoit.

Or il vous prend Macrobe, et luy donne le foit;

Ciceron, il s'en taist, d'autant que l'on le crie

Le pain quotidien de la pedanterie.

Quand à son jugement, il est plus que parfait,

Et l'immortalité n'ayme que ce qu'il fait.

Par hazard disputant si quelqu'un luy replique,

Et qu'il soit à quia, vous estes heretique,

Ou pour le moins fauteur, ou vous ne sçavez point

Ce qu'en mon manuscrit j'ay noté sur ce point.

Comme il n'est rien de simple, aussi rien n'est durable;

De pauvre on devient riche, et d'heureux miserable.

Tout se change, qui fit qu'on changea de discours.

Après maint entretien, maints tours et maints retours,

Un valet, se levant le chapeau de la teste,

Nous vint dire tout haut que la soupe estoit preste.

Je cogneu qu'il est vray ce qu'Homere en escrit,

Qu'il n'est rien qui si fort nous resveille l'esprit :

Car j'eus, au son des plats, l'ame plus alterée

Que ne l'auroit un chien au son de la curée.

Mais, comme un jour d'esté où le soleil reluit,

Ma joye en moins d'un rien comme un éclair s'enfuit,

Et le ciel, qui des dents me rid à la pareille,

Me bailla gentiment le lievre par l'oreille;

Et comme en une montre, où les passe-volans,

Pour se monstrier soldats, sont les plus insolens,

Ainsi, parmi ces gens, un gros vallet d'estable,  
 Glorieux de porter les plats dessus la table,  
 D'un nez de majordome et qui morgue la faim,  
 Entra serviette au bras et fricassée en main,  
 Et, sans respect du lieu, du docteur ny des sausses,  
 Heurtant table et treteaux, versa tout sur mes chausses.  
 On le tance, il s'excuse; et moy, tout resolu,  
 Puis qu'à mon dam le Ciel l'avoit ainsi voulu,  
 Je tourne en raillerie un si fascheux mistere,  
 De sorte que Monsieur m'obligea de s'en taire.  
 Sur ce point on se lave, et chacun en son rang  
 Se met dans une chaire, ou s'assied sur un banc,  
 Suivant ou son merite, ou sa charge, ou sa race.  
 Des niais, sans prier, je me mets en la place,  
 Où j'estois resolu, faisant autant que trois,  
 De boire et de manger comme aux veilles des Rois.  
 Mais, à si beau dessein defaillant la matiere,  
 Je fus en fin contraint de ronger ma litiere,  
 Comme un asne affamé qui n'a chardons ny foin,  
 N'ayant pour lors dequoy me saouler au besoin.

Or, entre tous ceux-là qui se mirant à table,  
 Il n'en estoit pas un qui ne fust remarquable,  
 Et qui sans esplucher n'avallast l'eperlan :  
 L'un en titre d'office exerçoit un berlan,  
 L'autre estoit des suivants de madame Lipée,  
 Et l'autre chevalier de la petite espée,  
 Et le plus saint d'entr'eux (sauf le droict du cordeau)  
 Vivoit au cabaret pour mourir au bordeau.

En forme d'eschiquier les plats rangez sur table  
 N'avoient ny le maintien, ny la grace accostable,









S'en vindrent du parler à tic tac, torche, lorgne ;  
 Qui casse le museau, qui son rival éborgne ,  
 Qui jette un pain, un plat, une assiette, un couteau,  
 Qui pour une rondache empoigne un escabeau.  
 L'un fait plus qu'il ne peut, et l'autre plus qu'il n'ose ;  
 Et pense, en les voyant, voir la metamorphose  
 Où les Centaures souz, au bourg Athracien,  
 Voulurent, chauds de reins, faire nopces de chien,  
 Et, cornus, du bon pere encorner le Lapite,  
 Qui leur fit à la fin enfile la guerite,  
 Quand avecque des plats, des treteaux, des tisons,  
 Par force les chassans my-morts de ses maisons,  
 Il les fist gentiment, après la tragédie,  
 De chevaux devenir gros asnes d'Arcadie.  
 Nos gens, en ce combat, n'estoient moins inhumains,  
 Car chacun s'escrimoit et des pieds et des mains,  
 Et comme eux, tous sanglans en ces doctes alarmes,  
 La fureur aveuglée en main leur mit des armes.  
 Le bon Jean crie : Au meurtre ! et ce docteur : Haraut !  
 Le Monsieur dit : Tout beau ! L'on appelle Giraut.  
 A ce nom, voyant l'homme et sa gentille trongne,  
 En memoire aussi tost me tomba la Gasconne.  
 Je cours à mon manteau, je descend l'escalier,  
 Et laisse avec ces gens Monsieur le chevalier,  
 Qui vouloit mettre barre entre ceste canaille.  
 Ainsi sans coup ferir je sors de la bataille,  
 Sans parler de flambeau ny sans faire autre bruit :  
 Croyez qu'il n'estoit pas : « O nuict ! jalouse nuict ! »  
 Car il sembloit qu'on eust aveuglé la nature,  
 Et faisoit un noir brun d'aussi bonne teinture



















Dict à Jeanne, en metant la main sur le roignon :  
« C'est, mal-heureuse, toy qui me porte guignon. »  
A d'autres beaux discours la collere la porte ;  
Tant que Macette peut, elle la reconforte.  
Cependant je la laisse, et, la chandelle en main,  
Regrimpant l'escalier, je suy mon vieux dessein.  
J'entre dans ce beau lieu, plus digne de remarque  
Que le riche palais d'un superbe monarque.  
Estant là, je furete aux recoins plus cachez,  
Où le bon Dieu voulut que, pour mes vieux pechez,  
Je sceusse le despit dont l'ame est forcenée  
Lors que, trop curieuse ou trop endemenée,  
Raudant de tous costez et tournant haut et bas,  
Elle nous fait trouver ce qu'on ne cherche pas.  
Or, en premier item, sous mes pieds je rencontre  
Un chaudron ebresché, la bourse d'une montre,  
Quatre boëtes d'unguents, une d'alun bruslé,  
Deux gands despariez, un manchon tout pelé,  
Trois fiolles d'eau bleuë, autrement d'eau seconde,  
La petite seringue, une esponge, une sonde,  
Du blanc, un peu de rouge, un chiffon de rabat,  
Un balet pour brusler en allant au sabat,  
Une vieille lanterne, un tabouret de paille  
Qui s'estoit sur trois pieds sauvé de la bataille,  
Un baril defoncé, deux bouteilles sur-cu,  
Qui disoient, sans goulet : « Nous avons trop vescu » ;  
Un petit sac tout plein de poudre de mercure,  
Un vieux chapperon gras de mauvaise teinture ;  
Et dedans un coffret, qui s'ouvre avecq' enhan,  
Je trouve des tizons du feu de la saint Jean,

Du sel, du pain benit, de la feugere, un cierge,  
 Trois dents de mort pliez en du parchemin vierge,  
 Une chauve-souris, la carcasse d'un gay,  
 De la graisse de loup et du beurre de may.  
 Sur ce point, Jeanne arrive, et, faisant la doucette :  
 « Qui vit ceans, ma foy, n'a pas besongne faite.  
 Tousjours à nouveau mal nous vient nouveau soucy.  
 Je ne sçay, quant à moy, quel logis c'est icy.  
 Il n'est, par le vray Dieu, jour ouvrier ny feste  
 Que ces carongnes là ne me rompent la teste.  
 Bien, bien, je m'en iray si tost qu'il sera jour;  
 On trouve dans Paris d'autres maisons d'amour. »  
 Je suis là cependant comme un que l'on nazarde;  
 Je demande que c'est. « Hé! n'y prenez pas garde,  
 Ce me respondit elle, on n'auroit jamais fait;  
 Mais bran, bran, j'ay laissé là-bas mon attifet.  
 Tousjours après soupper ceste vilaine crie.  
 Monsieur, n'est-il pas temps? couchons nous, je vous prie. »  
 Ce pendant elle met sur la table les dras,  
 Qu'en bouchons tortillez elle avoit sous les bras.  
 Elle approche du lict, fait d'une estrange sorte :  
 Sur deux treteaux boiteux se couchoit une porte  
 Où le lict repositoit, aussi noir qu'un souillon;  
 Un garderobe gras servoit de pavillon,  
 De couverte un rideau qui, fuyant (vert et jaune)  
 Les deux extremités, estoit trop court d'une aune.  
 Ayant consideré le tout de point en point  
 Je fis vœu ceste nuict de ne me coucher point,  
 Et de dormir sur pieds comme un coq sur la perche;  
 Mais Jeanne, tout en rut, s'aproche et me recherche























Car, quoy qu'on puisse faire, estant homme, on ne peut  
Ny vivre comme on doit, ny vivre comme on veut.  
En la terre icy bas il n'habite point d'anges.  
Or, les moins vicieux meritent des louanges,  
Qui, sans prendre l'autruy, vivent en bon chrestien,  
Et sont ceux qu'on peut dire et saincts et gens de bien.

Quand je suis à par moy, souvent je m'estudie  
(Tant que faire se peut) après la maladie  
Dont chacun est blessé; je pense à mon devoir;  
J'ouvre les yeux de l'âme, et m'efforce de voir  
Au travers d'un chacun; de l'esprit je m'escrime;  
Puis dessus le papier mes caprices je rime  
Dedans une satyre, où, d'un œil doux amer,  
Tout le monde s'y voit et ne s'y sent nommer.

Voyla l'un des pechez où mon ame est encline.  
On dit que pardonner est une œuvre divine :  
Cela m'obligera qui voudra m'excuser.

A son goust toutesfois chacun en peut user.  
Quant à ceux du mestier, ils ont dequoy s'ébatre;  
Sans aller sur le pré, nous nous pouvons combatre,  
Nous montrant seulement de la plume ennemis :  
En ce cas là, du Roy les duels sont permis.  
Et faudra que bien forte ils facent la partie  
Si les plus fins d'entr'eux s'en vont sans repartie.

« Mais c'est un satyrique, il le faut laisser là. »  
Pour moy, j'en suis d'avis, et cognois à celà  
Qu'ils ont un bon esprit : corsaires à corsaires,  
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

---





# M A C E T T E

---

## SATYRE XIII

**L**A fameuse Macette, à la Cour si connue,  
Qui s'est aux lieux d'honneur en credit maintenue,  
Et qui, depuis dix ans, jusqu'en ses derniers jours,  
A soustenu le prix en l'escrime d'amours,  
Lasse en fin de servir au peuple de quintaine,  
N'estant passe-volant, soldat ny capitaine,  
Depuis les plus chetifs jusques aux plus fendans,  
Qu'elle n'ait desconfit et mis dessus les dents;  
Lasse, di-je, et non soule, en fin s'est retirée,  
Et n'a plus autre object que la voute etherée.  
Elle qui n'eust, avant que plorer son delict,  
Autre ciel pour objet que le ciel de son lict,  
A changé de courage, et, confitte en detresse,  
Imite avec ses pleurs la sainte pecheresse.  
Donnant des saintes loix à son affection,  
Elle a mis son amour à la devotion.



Ceste vieille chouette, à pas lents et posez,  
La parolle modeste et les yeux composez,  
Entra par reverence, et, reserrant la bouche,  
Timide en son respect, sembloit sainte Nitouche,  
D'un *Ave Maria* luy donnant le bon-jour,  
Et de propos communs, bien esloignez d'amour,  
Entretenoit la belle en qui j'ay la pensée  
D'un doux imaginer si doucement blessée  
Qu'aymans et bien ayez, en nos doux passe-temps,  
Nous rendons en amour jaloux les plus contans.  
Enfin, comme en caquet ce vieux sexe fourmille,  
De propos en propos et de fil en esguille,  
Se laissant emporter au flus de ses discours,  
Je pense qu'il falloit que le mal eust son cours.  
Feignant de m'en aller, daguez je me recule  
Pour voir à quelle fin tendoit son preambule,  
Moy qui, voyant son port si plein de sainteté,  
Pour mourir, d'aucun mal ne me feusse doubté.  
En fin, me tapissant au recoin d'une porte,  
J'entendy son propos, qui fut de ceste sorte :  
« Ma fille, Dieu vous garde et vous veille benir ;  
Si je vous veux du mal, qu'il me puisse advenir ;  
Qu'eussiez vous tout le bien dont le Ciel vous est chiche,  
L'ayant, je n'en seroy plus pauvre ny plus riche :  
Car, n'estant plus du monde, au bien je ne pretens,  
Ou bien, si j'en desire, en l'autre je l'attens.  
D'autre chose icy bas le bon Dieu je ne prie.  
A propos, sçavez vous? On dit qu'on vous marie ;  
Je sçay bien vostre cas : un homme grand, adroit,  
Riche, et Dieu sçait s'il a tout ce qu'il vous faudroit ;





















### SATYRE XIII

J'AY pris cent et cent fois la lanterne en la main ,  
Cherchant en plain midy parmy le genre humain  
Un homme qui fust homme et de fait et de mine ,  
Et qui peust des vertus passer par l'estamine.  
Il n'est coing et recoing que je n'aye tanté  
Depuis que la nature icy bas m'a planté ;  
Mais, tant plus je me lime et plus je me rabote ,  
Je croy qu'à mon advis tout le monde radote ,  
Qu'il a la teste vuide et sens dessus dessous ,  
Ou qu'il faut qu'au rebours je sois l'un des plus fous.

C'est de nostre folie un plaisant stratagesme ,  
Se flattant , de juger les autres par soy-mesme.

Ceux qui pour voyager s'embarquent dessus l'eau  
Voyent aller la terre , et non pas leur vaisseau :  
Peut estre , ainsi trompé , que fausement je juge.  
Toutefois , si les fous ont leur sens pour refuge ,  
Je ne suis pas tenu de croire aux yeux d'autruy ;  
Puis, j'en sçay pour le moins autant ou plus que luy .

















## SATYRE XV

Ouy, j'escry rarement et me plais de le faire :  
Non pas que la paresse en moy soit ordinaire ,  
Mais, si tost que je prens la plume à ce dessein ,  
Je croy prendre en galere une rame en la main ;  
Je sen, au second vers, que la Muse me dicte ,  
Et contre sa fureur ma raison se despite.

Or, si par fois j'escry suivant mon ascendant ,  
Je vous jure, encor est-ce à mon corps deffendant ;  
L'astre qui de naissance à la Muse me lie  
Me fait rompre la teste après ceste folie ,  
Que je recongnois bien ; mais pourtant , malgré moy ,  
Il faut que mon humeur fasse joug à sa loy ,  
Que je demande en moy ce que je me desnie :  
De mon ame et du Ciel estrange tyrannie ;  
Et, qui pis est , ce mal qui m'afflige au mourir  
S'obstine aux recipez , et ne se veut guarir.  
Plus on drogue ce mal , et tant plus il s'empire :  
Il n'est point d'elebore assez en Anticire.









Je t'excuse , Pierrot ; de mesme excuse moy.  
 Ton vice est de n'avoir ny Dieu, ny foy, ny loy :  
 Tu couvres tes plaisirs avec l'hypocrisie ;  
 Chupin, se taisant, veut couvrir sa jalousie ;  
 Rison accroist son bien d'usure et d'interests ;  
 Selon ou plus ou moins, Jan donne ses arrests,  
 Et comme au plus offrant debite la justice.  
 Ainsi, sans rien laisser, un chacun a son vice ;  
 Le mien est d'estre libre et ne rien admirer,  
 Tirer le bien du mal lors qu'il s'en peut tirer,  
 Sinon adoucir tout par une indifference,  
 Et vaincre le mal-heur avecq' la patience ,  
 Estimer peu de gens , suyvre mon vercoquin,  
 Et mettre à mesme taux le noble et le coquin ;  
 D'autre part, je ne puis voir un mal sans m'en plaindre ;  
 Quelque part que ce soit, je ne puis me contraindre.

Voyant un chicaneur riche d'avoir vendu  
 Son devoir à celuy qui deust estre pendu ,  
 Un advocat instruire en l'une et l'autre cause ,  
 Un Lopet, qui partis dessus partis propose ,  
 Un medecin remplir les limbes d'avortons ,  
 Un banquier qui fait Rome icy pour six testons ,  
 Un prelat enrichy d'interest et d'usure  
 Plaindre son bois, saisy pour n'estre de mesure,  
 Un Jan, abandonnant femme , filles et sœurs ,  
 Payer mesmes en chair jusques aux rotisseurs ,  
 Rousset faire le prince , et tant d'autre mystere ,  
 Mon vice est, mon amy, de ne m'en pouvoir taire.

Or, des vices où sont les hommes attachez ,  
 Comme des petits maux font les petits pechez ,



Ainsi les moins mauvais sont ceux dont tu retires  
Du bien, comme il advient le plus souvent des pires,  
Au moins estimez tels : c'est pourquoy, sans errer,  
Au sage bien souvent on les peut desirer,  
Comme aux prescheurs l'audace à reprendre le vice,  
La folie aux enfans, aux juges l'injustice.  
Vien doncq', et regardans ceux qui faillent le moins,  
Sans aller rechercher ny preuves ny tesmoins,  
Informons de nos faits sans haine et sans envie,  
Et jusqu'au fond du sac espluchons nostre vie.

De tous ces vices là, dont ton cœur entaché  
N'est veu par mes escrits si librement touché,  
Tu n'en peux retirer que honte et que dommage.  
En vendant la justice, au Ciel tu fais outrage,  
Le pauvre tu destruis, la veufve et l'orphelin,  
Et ruines chacun avecq' ton patelin.  
Ainsi consequemment de tout dont je t'offence,  
Et dont je ne m'attens d'en faire penitence :  
Car, parlant librement, je pretens t'obliger  
A purger tes deffaux, tes vices corriger.  
Si tu le fais en fin, en ce cas je merite,  
Puis qu'en quelque façon mon vice te profite.





## A MONSIEUR DE FORQUEVAUS

---

### SATYRE XVI

**P**UIS que le jugement nous croist par le dommage,  
Il est temps, Forquevaus, que je devienne sage,  
Et que, par mes travaux, j'apprenne à l'avenir  
Comme, en faisant l'amour, on se doit maintenir.  
Après avoir passé tant et tant de traverses,  
Avoir porté le joug de cent beautés diverses,  
Avoir en bon soldat combatu nuict et jour,  
Je dois estre routier en la guerre d'amour,  
Et, comme un vieux guerrier blanchi dessous les armes,  
Sçavoir me retirer des plus chaudes alarmes,  
Destourner la fortune, et, plus fin que vaillant,  
Faire perdre le coup au premier assillant,  
Et, sçavant devenu par un long exercice,  
Conduire mon bon heur avec de l'artifice,  
Sans courir comm' un fou saizy d'aveuglement,  
Que le caprice emporte, et non le jugement :  
Car l'esprit en amour sert plus que la vaillance,  
Et tant plus on s'efforce, et tant moins on avance.

Il n'est que d'estre fin, et, de soir ou de nuit,  
Surprendre, si l'on peut, l'ennemy dans le lit.  
Du temps que ma jeunesse, à l'amour trop ardente,  
Rendoit d'affection mon ame violente,  
Et que, de tous costés, sans choisis ou sans raison,  
J'allois comme un limier après la venaison,  
Souvent de trop de cœur j'ay perdu le courage,  
Et, piqué des douceurs d'un amoureux visage,  
J'ay si bien combattu, serré flanc contre flanc,  
Qu'il ne m'en est resté une goutte de sang.  
Or, sage à mes despens, j'esquive la bataille;  
Sans entrer dans le champ, j'attens que l'on m'assaille;  
Et, pour ne perdre point le renom que j'ay eu,  
D'un bon mot du vieux temps je couvre tout mon jeu;  
Et, sans estre vaillant, je veux que l'on m'estime,  
Ou, si par fois encor j'entre en [la] vieille escrime,  
Je gouste le plaisir sans en estre emporté,  
Et prens de l'exercice au pris de ma santé.  
Je resigne aux plus forts ces grands coups de maitrise;  
Accablé sous le fais, je fuy toute entreprise,  
Et, sans plus m'amuser aux places de renom  
Qu'on ne peut emporter qu'à force de canon,  
J'ayme une amour facile et de peu de defense.  
Si je voi qu'on me rit, c'est là que je m'avance,  
Et ne me veux chaloir du lieu, grand ou petit.  
La viande ne plaist que selon l'appetit;  
Toute amour a bon goust, pourveu qu'elle recrée,  
Et, s'elle est moins louable, elle est plus assurée:  
Car, quand le jeu déplaist, sans soupçon ou danger  
De coups ou de poison, il est permis changer.



Mais la risque m'en fasche et si fort m'en deplaist  
 Qu'au malheur que je crains je postpose l'acquest,  
 Si bien que, redoutant la verolle et la goutte,  
 Je banny ces plaisirs et leur fais banqueroutte,  
 Et resigne aux mignons, aveuglez en ce jeu,  
 Avecques les plaisirs, tous les maux que j'ay eu:  
 Les boutons du printems et les autres fleurettes  
 Que l'on cueille au jardin des douces amourettes.  
 Le mercure et l'eau fort me sont à contre-cœur;  
 Je hay l'eau de Gajac et l'estoufante ardeur  
 Des fourneaux enfumez où l'on perd sa substance  
 Et où l'on va tirant un homme en quintessence.  
 C'est pourquoy tout à coup je me suis retiré,  
 Voulant d'oresnavant demeurer asseuré,  
 Et, comme un marinier eschappé de l'orage,  
 Du havre seurement contempler le naufrage;  
 Ou, si par fois encor je me remets en mer,  
 Et qu'un œil enchanteur me contraigne d'aymer,  
 Combattant mes esprits par une douce guerre,  
 Je veux en seureté naviger terre à terre,  
 Ayant premierement visité le vaisseau,  
 S'il est bien calfeutré, ou s'il ne prend point l'eau.  
 Ce n'est pas peu de cas de faire un long voyage:  
 Je tiens un homme fous qui quitte le rivage,  
 Qui s'abandonne aux vents, et, pour trop presumer,  
 Se commet aux hazards de l'amoureuse mer.  
 Expert en ses travaux, pour moy, je la deteste,  
 Et la fuy tout ainsi comme je fuy la peste.

Mais aussi, Forquevaus, comme il est mal-aisé  
 Que nostre esprit ne soit quelquefois abusé









Et ma peine , estouffée avecques le silence ,  
Estant plus retenue , a plus de violence :  
Trop heureux si j'avois , en ce cruel tourment ,  
Moins de discretion et moins de sentiment ,  
Ou , sans me relascher à l'effort du martyre ,  
Que mes yeux ou ma mort mon amour peussent dire.  
Mais ce cruel enfant , insolent devenu ,  
Ne peut estre à mon mal plus long temps retenu.  
Il me contrainct aux pleurs , et par force m'arrache  
Les cris qu'au fond du cœur la reverence cache.  
Puis doncq' que mon respect peut moins que sa douleur ,  
Je lasche mon discours à l'effort du mal-heur ,  
Et , poussé des ennuis dont mon ame est atteinte ,  
Par force je vous fais ceste piteuse plainte ,  
Qu'encore ne rendrois je en ces derniers efforts ,  
Si mon dernier sospir ne la jette dehors.  
Ce n'est pas toutesfois que , pour m'escouter plaindre ,  
Je tasche par ces vers à pitié vous contraindre ,  
Ou rendre par mes pleurs vostre œil moins rigoureux :  
La plainte est inutile à l'homme mal-heureux ;  
Mais , puis qu'il plaist au Ciel par vos yeux que je meure ,  
Vous direz que , mourant , je meurs à la bonne heure ,  
Et que d'aucun regret mon trespas n'est suivy ,  
Sinon de n'estre mort le jour que je vous vy  
Si divine et si belle et d'attrais si pourveuë.  
Ouy , je devois mourir des traits de vostre veuë ,  
Avec mes tristes jours mes miseres finir ,  
Et par feu , comme Hercule , immortel devenir.  
J'eusse , bruslant là haut en des flammes si claires ,  
Rendu de vos regards tous les dieux tributaires ,







## ELEGIE ZELOTIPIQUE

**B** IEN que je sçache au vray tes façons et tes ruses,  
J'ay tant et si long temps excusé tes excuses,  
Moy-mesme je me suis mille fois démenty,  
Estimant que ton cœur, par douceur diverty,  
Tiendroit ses laschetes à quelque conscience ;  
Mais en fin ton humeur force ma patience ;  
J'accuse ma foiblesse , et , sage à mes despens ,  
Si je t'aymay jamais , ores je m'en repens,  
Et, brisant tous ces nœuds dont j'ay tant fait de conte,  
Ce qui me fut honneur m'est ores une honte.  
Pensant m'oster l'esprit, l'esprit tu m'as rendu ,  
J'ay regaigné sur moy ce que j'avois perdu :  
Je tire un double gain d'un si petit dommage,  
Si ce n'est que trop tard je suis devenu sage.  
Toutes-fois le bon-heur nous doibt rendre contans ,  
Et, pourveu qu'il nous vienne, il vient tousjours à temps.  
Mais j'ay doncq' supporté de si lourdes injures !  
J'ay doncq' creu de ses yeux les lumieres parjures ,



Me fait veoir de ses traits l'amoureux artifice ,  
Et qu'aux soupçons d'amour trop simple est sa malice :  
Ces heurtemens de pieds en feignant de s'asseoir,  
Faire sentir ses gands, ses cheveux, son mouchoir,  
Ces rencontres de mains, et mille autres caresses  
Qu'usent à leurs amans les plus douces maistresses,  
Que je tais par honneur, craignant qu'avecq' le sien  
En un discours plus grand j'engageasse le mien.

Cherche doncq' quelque sot au tourment insensible  
Qui souffre ce qui n'est de souffrir impossible :  
Car, pour moy, j'en suis las (ingrate), et je ne puis  
Durer plus longuement en la peine où je suis.  
Ma bouche incessamment aux plaintes est ouverte,  
Tout ce que j'apperçoy semble jurer ma perte ;  
Mes yeux, tousjours pleurans, de tourment éveillez ,  
Depuis d'un bon sommeil ne se sont veuz sillez ;  
Mon esprit agité fait guerre à mes pensées ,  
Sans avoir reposé vingt nuicts se sont passées ;  
Je vais comme un lutin deçà delà courant,  
Et, ainsi que mon corps, mon esprit est errant.  
Mais, tandis qu'en parlant, au feu qui me surmonte,  
Je despeins en mes vers ma douleur et ta honte,  
Amour dedans le cœur m'assaut si vivement  
Qu'avecque tout desdain je perds tout jugement.  
Vous autres que j'employe à l'espier sans cesse,  
Au logis, en visite, au sermon, à la messe,  
Cognoissant que je suis amoureux et jaloux,  
Pour flatter ma douleur que ne me mentez vous ?  
Ha ! pourquoy m'estes vous, à mon dam, si fidelles ?  
Le porteur est fascheux de fascheuses nouvelles.



C'en est fait pour jamais, la chance en est jettée,  
D'un feu si violent mon ame est agitée  
Qu'il faut, bon-gré mal-gré, laisser faire au Destin.  
Heureux si par la mort j'en puis estre à la fin,  
Et si je puis, mourant en ceste frenesie,  
Voir mourir mon amour avecq' ma jalousie.  
Mais, Dieu, que me sert il en pleurs me consommer,  
Si la rigueur du Ciel me contrainct de l'aymer?  
Où le Ciel nous incline, à quoy sert la menace?  
Sa beauté me rappelle où son deffaut me chasse,  
Aymant et desdaignant, par contraires efforts,  
Les façons de l'esprit et les beautez du corps.  
Ainsi, je ne puis vivre avec elle et sans elle.  
Ha! Dieu, que fusses tu ou plus chaste ou moins belle,  
Ou peusses-tu congnoistre et voir par mon trespas  
Qu'avecque ta beauté ton humeur ne sied pas.  
Mais, si ta passion est si forte et si vive  
Que des plaisirs des sens ta raison soit captive,  
Que ton esprit blessé ne soit maistre de soy,  
Je n'entends en cela te prescrire une loy,  
Te pardonnant par moy ceste fureur extremes,  
Ainsi comme par toy je l'excuse en moy mesme :  
Car nous sommes tous deux, en nostre passion,  
Plus dignes de pitié que de punition.  
Encor, en ce mal-heur où tu te precipites,  
Doibs-tu par quelque soin t'obliger tes merites,  
Cognoistre ta beauté, et qu'il te faut avoir,  
Avecques ton amour, esgard à ton devoir ;  
Mais sans discretion tu vas à guerre ouverte,  
Et, par sa vanité triumphant de ta perte,









































## QUATRAINS

**S**i des maux qui vous font la guerre  
Vous voulez guerir desormais,  
Il faut aller en Angleterre,  
Où les loups ne viennent jamais.

---

Je n'ay peu rien voir qui me plaise  
Dedans les Psalmes de Marot ;  
Mais j'ayme bien ceux là de Beze,  
En les chantant sans dire mot.

---

Je croy que vous avez faict vœu  
D'aymer et parent et parente ;  
Mais, puis que vous ayez la tante,  
Espargnez au moins le nepveu.

---

Le dieu d'amour se devoit peindre  
Aussy grand comme un autre dieu,

N'estoit qu'il luy suffit d'atteindre  
Jusqu'à la piece du milieu.

---

Ceste femme à couleur de bois  
En tout temps peut faire potage :  
Car dans sa manche ell' a des poix,  
Et du beure sur son visage.





## DISCOURS AU ROY

**I**L estoit presque jour, et le ciel sousriant  
Blanchissoit de clairté les peuples d'Orient ;  
L'Aurore aux cheveux d'or, au visage de roses,  
Desja comme à demy descouvroit toutes choses,  
Et les oyseaux, perchez en leur fueilleux sejour,  
Commençoient, s'esveillant, à se plaindre d'amour,  
Quand je vis en sursaut une beste effroyable,  
Chose estrange à conter, toutesfois veritable,  
Qui, plus qu'un hydre affreuse à sept gueules meuglant,  
Avoit les dents d'acier, l'œil horrible et sanglant,  
Et pressoit à pas torts une nimphe fuyante  
Qui, reduite aux abois, plus morte que vivante,  
Haletante de peine, en son dernier recours,  
Du grand Mars des François imploroit le secours,  
Embrassoit ses genoux, et, l'apellant aux armes,  
N'avoit autre discours que celui de ses larmes.

Ceste nimphe estoit d'âge, et ses cheveux meslez  
Flottoient au gré du vent, sur son dos avalez,  
Sa robe estoit d'azur, où cent fameuses villes  
Eslevoient leurs clochers sur des plaines fertiles













Trahisses ta patrie, et que, d'injustes armes,  
Tu la combles de sang, de meurtres et de larmes?

« Si ton cœur convoiteux est si vif et si chaut,  
Cours la Flandre, où jamais la guerre ne defaut,  
Et plus loing, sur les flancs d'Autriche et d'Alemagne,  
De Turcs et de turbans enjonche la campagne;  
Puis, tout chargé de coups, de vieillesse et de biens,  
Revien en ta maison mourir entre les tiens.

Tes fils se mireront en si belles despouilles;  
Les vieilles, au foyer, en fillant leurs quenouilles,  
En chanteront le conte, et, brave en argumens,  
Quelque autre Jean de Mun en fera des romans.

« Ou si, trompant ton Roy, tu cours autre fortune,  
Tu trouveras, ingrat, toute chose importune;  
A Naples, en Sicille, et dans ces autres lieux  
Où l'on t'assignera, tu seras odieux,  
Et l'on te fera veoir avec ta convoitise  
Qu'après les trahisons les traistres on mesprise.

« Les enfans estonnez s'enfuiront te voiant,  
Et l'artisan mocqueur, aux places t'effroyant,  
Rendant par ses brocards ton audace fletrie,  
Dira : « Ce traistre icy nous vendit sa patrie  
« Pour l'espoir d'un royaume en chimeres conceu,  
« Et pour tous ses desseins du vent il a receu. »

« Hâ! que ces palatins vivants dans mon histoire,  
Non comme toy touches d'une bastarde gloire,  
Te furent differens, qui, courageux par tout,  
Tindrent fidellement mon enseigne debout,  
Et qui, se respendant ainsi comme un tonnerre,  
Le fer dedans la main, firent trembler la terre,























Je laisse à part ce fâcheux conte ;  
Au printems, que la bile monte  
Par les veines dans le cerveau,  
Et que l'on sent, au renouveau,  
Son esprit fécond en sornettes,  
Il fait mauvais se prendre aux poètes ;  
Toutefois, je suis de ces gens  
De toutes choses négligens  
Qui, vivant au jour la journée,  
Ne contrôlent leur destinée,  
Oubliant, pour se mettre en paix,  
Les injures et les bien-faits,  
Et s'arment de philosophie.  
Il est pourtant fou qui s'y fie,  
Car la dame Indignation  
Est une forte passion.  
Estant donc en mon lit, malade,  
Les yeux creux et la bouche fade,  
Le teint jaune comme un espy,  
Et non pas l'esprit assoupy,  
Qui dans ses caprices s'égaye  
Et souvent se donne la baye,  
Se feignant, pour passer le temps,  
Avoir cent mille escus contans,  
Avec cela large campagne,  
Je fais des chasteaux en Espagne,  
J'entreprends partis sur partis ;  
Toutefois je vous avertis,  
Pour le sel, que je m'en deporte,  
Que je n'en suis en nulle sorte,











Durant que son bel œil ces lieux embellissoit,  
L'agreable printemps sous ses pieds florissoit;  
Tout rioit auprès d'elle, et la terre parée  
    Estoit enamourée.

Ores que le malheur nous en a sceu priver,  
Mes yeux, tousjours mouillez d'une humeur continuë,  
Ont changé leurs saisons en la saison d'hyver,  
N'ayant sceu découvrir ce qu'elle est devenuë.

Mais quel lieu fortuné si long temps la retient?  
Le soleil, qui s'absente, au matin nous revient,  
Et, par un tour réglé, sa chevelure blonde  
    Eclaire tout le monde.

Si tost que sa lumiere à mes yeux se perdit,  
Elle est comme un éclair pour jamais disparuë,  
Et, quoy que j'aye fait, malheureux et maudit,  
Je n'ay pû découvrir ce qu'elle est devenuë.

Mais, dieux! j'ay beau me plaindre et tousjours souspirer,  
J'ay beau de mes deux yeux deux fontaines tirer,  
J'ay beau mourir d'amour et de regret pour elle,  
    Chacun me la recelle.

O bois! ô prez! ô monts! ô vous qui la cachez,  
Et qui, contre mon gré, l'avez tant retenuë,  
Si jamais de pitié vous vous vistes touchez,  
Hélas! repondez-moy, qu'est-elle devenuë?















Rend mon ame aux douleurs ouverte.  
A mes despens, las! je voy bien  
Qu'un bon-heur comme estoit le mien  
Ne se connoist que par la perte.









Mais je craindrois d'oresnavant  
Que vostre vin, qui se disperse,  
Veu le long-temps qu'il est en perce,  
Se sentit un peu de l'évent.















## DIALOGUE

---

### CLORIS ET PHILIS

CLORIS.

**P**HILIS, œil de mon cœur et moitié de moy-mesme,  
Mon amour, qui te rend le visage si blesme?  
Quels sanglots, quels soupirs, quelles nouvelles pleurs,  
Noyent de tes beautez les graces et les fleurs?

PHILIS.

Ma douleur est si grande, et si grand mon martyre,  
Qu'il ne se peut, Cloris, ni comprendre ni dire.

CLORIS.

Ces maintiens égarez, ces pensers esperdus,  
Ces regrets et ces cris par ces bois expandus,  
Ces regards languissans, en leurs flammes discrettes,  
Me sont de ton amour les paroles secrettes.

PHILIS.

Ha! Dieu! qu'un divers mal diversement me point!  
J'ayme: hélas! non, Cloris, non, non, je n'aime point.









CLORIS.

Qui sont ces deux bergers dont ton cœur est espoirt?

PHILIS.

Amynte et Philemon : ne les connois-tu point?

CLORIS.

Ceux qui furent blessez lors que tu fus ravie?

PHILIS.

Oui, ces deux dont je tiens et l'honneur et la vie.

CLORIS.

J'en sçay tout le discours ; mais dy-moy seulement  
Comme Amour par leurs yeux charma ton jugement.

PHILIS.

Amour, tout dépité de n'avoir point de flesche  
Assez forte pour faire en mon cœur une bresche,  
Voulant qu'il ne fût rien dont il ne fût vainqueur,  
Fit par les coups d'autrui cette plaie en mon cœur,  
Quand ces bergers, navrez, sans vigueur et sans armes,  
Tout-moites de leur sang, comme moy de mes larmes,  
Prés du satyre mort et de moy, que l'ennuy  
Rendoit en apparence aussi morte que luy,  
Firent voir à mes yeux d'une piteuse sorte  
Qu'autant que leur amour leur valeur estoit forte.  
Ce traître, tout couvert de sang et de pitié,  
Entra dedans mon cœur sous couleur d'amitié,  
Et n'y fut pas plustost que, morte, froide et blesme,  
Je cessay, toute en pleurs, d'estre plus à moy-mesme ;  
J'oubliai pere et mere, et troupeaux, et maison ;  
Mille nouveaux desirs saisirent ma raison ;







Amour, qui pour mon mal me rend ingénieuse,  
 Donnant trêve à ma peine ingrate et furieuse.  
 Les voyant, me permet l'usage de raison,  
 Afin que je m'efforce après leur guérison ;  
 Me fait penser leurs maux ; mais, las ! en vain j'essaye  
 Par un mesme appareil pouvoir guérir ma playe !  
 Je sonde de leurs coups l'étrange profondeur,  
 Et ne m'étonne point pour en voir la grandeur.  
 J'étuve de mes pleurs leurs blessures sanglantes,  
 Hélas ! à mon malheur, blessures trop blessantes,  
 Puis-que vous me tuez, et que, mourant par vous,  
 Je souffre en vos douleurs et languis en vos coups.

CLORIS.

Brûlent-ils comme toy d'amour demesurée ?

PHILIS.

Je ne sçay ; toutesfois, j'en pense estre assurée.

CLORIS.

L'amour se persuade assez légèrement.

PHILIS.

Mais ce que l'on desire, on le croit aisément.

CLORIS.

Le bon amour, pourtant, n'est point sans défiance.

PHILIS.

Je te diray surquoy j'ay fondé ma croyance :  
 Un jour, comme il avint qu'Amynte estant blessé,



ses yeux comme morts de nuages se couvrent.  
Comme avecque mes pleurs je l'eus fait revenir,  
me voyant sanglante en mes bras le tenir,  
je dit : « Belle Philis, si l'amour n'est un crime,  
ne méprisez le sang qu'espand cette victime.  
Je dit qu'estant touché de mortelle langueur,  
tout le sang se resserre et se retire au cœur.  
Où ! vous estes mon cœur, où, pendant que j'expire,  
mon sang brûle d'amour, s'unit et se retire. »  
Ainsi de leurs desseins je ne puis plus douter,  
Alors, moy que l'Amour oncques ne sceut domter,  
me sentis vaincuë, et glisser en mon ame,  
de ces propos si chauds et si brûlans de flame,  
un rayon amoureux qui m'enflama si bien  
que tous mes froids dédain n'y servirent de rien.  
Alors, je m'en cours de honte où la fureur m'emporte,  
Ayant que la pensée et l'Amour pour escorte,  
je suis comme la biche à qui l'on a percé  
le flanc, mortellement d'un garot traversé,  
qui fuit dans les forests, et toujours avec elle  
morte sans nul espoir sa blessure mortelle.  
Où ! je vay tout de mesme, et ne m'apperçois pas,  
Où ! malheur ! qu'avec moy je porte mon trépas ;  
Où ! porte le tyran qui de poison m'enyvre,  
Où ! qui, sans me tuër, en ma mort me fait vivre ;  
Où ! heureuse, sans languir si long temps aux abbois,  
Où ! j'en puis échapper pour mourir une fois !

CLORIS.

d'une mesme ardeur leur ame est enflammée.

Te plains-tu d'aymer bien et d'estre bien aymée?  
Tu les peux voir tous deux et les favoriser.

PHILIS.

Un cœur se pourroit-il en deux parts diviser?

CLORIS.

Pourquoy non? C'est erreur de la simplese humaine;  
La foy n'est plus au cœur qu'une chimere vaine;  
Tu dois, sans t'arrester à la fidelité,  
Te servir des amans comme des fleurs d'esté,  
Qui ne plaisent aux yeux qu'estant toutes nouvelles.  
Nous avons de nature au sein doubles mammelles,  
Deux oreilles, deux yeux, et divers sentimens :  
Pourquoy ne pourrions-nous avoir divers amans?  
Combien en connoissé-je à qui tout est de mise,  
Qui changent plus souvent d'amant que de chemise?  
La grace, la beauté, la jeunesse et l'amour  
Pour les femmes ne sont qu'un empire d'un jour,  
Encor que d'un matin : car, à qui bien y pense,  
Le midy n'est que soin, le soir que repentance.  
Puis donc qu'Amour te fait d'amans provision,  
Use de ta jeunesse et de l'occasion.  
Toutes deux, comme un trait de qui l'on perd la trace,  
S'envolent, ne laissant qu'un regret en leur place;  
Mais, si ce proceder encore t'est nouveau,  
Choisy lequel des deux te semble le plus beau.

PHILIS.

Ce remede ne peut à mon mal satisfaire ;











N'agueres verd, sain et puissant,  
Comme un aubespın florissant,  
Mon printemps estoit délectable ;  
Les plaisirs logeoient en mon sein,  
Et lors estoit tout mon dessein  
Du jeu d'amour et de la table.

Mais, las ! mon sort est bien tourné ;  
Mon âge en un rien s'est borné,  
Foible languit mon esperance ;  
En une nuit, à mon malheur,  
De la joye et de la douleur  
J'ay bien appris la difference !

La douleur aux traits veneneux,  
Comme d'un habit epineux,  
Me ceint d'une horrible torture ;  
Mes beaux jours sont changés en nuits,  
Et mon cœur, tout flestry d'ennuys,  
N'attend plus que la sepulture.

Enyvré de cent maux divers,  
Je chancelle et vay de travers,  
Tant mon ame en regorge pleine ;  
J'en ay l'esprit tout hebété,  
Et, si peu qui m'en est resté,  
Encor me fait-il de la peine.

La memoire du temps passé,  
Que j'ay folement depencé,





Où l'homme, en la fosse couché,  
Après que la mort l'a touché,  
Le cœur est mort comme l'escorce.  
Encor l'eau reverdit le bois,  
Mais, l'homme estant mort une fois,  
Les pleurs pour luy n'ont plus de force.





Et, de ses mains, à vaincre expertes,  
Etouffant le serpent trompeur,  
Il nous assure en nostre peur  
Et nous donne gain de nos pertes.

Ses oracles sont accomplis,  
Et ce que par tant de replis  
D'âge promirent les prophetes  
Aujourd'huy se finit en luy,  
Qui vient consoler nostre ennuy  
En ses promesses si parfaites.

Grand Roy qui daignas en naissant  
Sauver le monde perissant,  
Comme pere, et non comme juge,  
De grace comblant nostre Roy,  
Fay qu'il soit des meschans l'effroy  
Et des bons l'assuré refuge.

Qu'ainsi qu'en esté le soleil,  
Il dissipe, aux rays de son œil,  
Toute vapeur et tout nuage,  
Et qu'au feu de ses actions  
Se dissipant les factions,  
Il n'ayt rien qui luy fasse ombrage.











COMMENCEMENT  
D'UN POÈME SACRÉ

J'AY le cœur tout ravy d'une fureur nouvelle,  
Or qu'en un S. ouvrage un S. Démon m'appelle,  
Qui me donne l'audace et me fait essayer  
Un sujet qui n'a peû ma jeunesse effrayer.

Toy dont la providence, en merveilles profonde,  
Planta dessus un rien les fondemens du monde,  
Et, baillant à chaque estre et corps et mouvemens,  
Sans matiere donnas la forme aux elemens,  
Donne forme à ma verve, inspire mon courage :  
A ta gloire, ô Seigneur, j'entreprends cet ouvrage.

Avant que le soleil eust enfanté les ans,  
Que tout n'estoit qu'un rien, et que mesme le temps,  
Confus, n'estoit distinct en trois diverses faces,  
Que les cieux ne tournoyent un chacun en leurs places,  
Mais seulement sans temps, sans mesure et sans lieu,  
Que seul parfait en soy regnoit l'Esprit de Dieu,  
Et que dans ce grand vuide, en majesté superbe,  
Estoit l'Estre de l'Estre en la vertu du Verbe ;  
Dieu, qui forma dans soy de tout temps l'univers,  
Parla, quand à sa voix un mélange divers...

---





Jusques à l'Escu de Savoye :  
Là, mon amy, tout d'un plein saut,  
On trouvera ce qu'il vous faut.  
Que j'ayme les hommes de plume !  
Quand je les vois, mon cœur s'allume.  
Autrefois je parlois latin.  
Discourons un peu du destin :  
Peut-il forcer les propheties ?  
Les pourceaux ont-ils deux vessies ?  
Dites-nous quel auteur escrit .  
La naissance de l'Antechrist.  
O le grand homme que Virgile !  
Il me souvient de l'évangile  
Que le prestre a dit aujourd'huy.  
Mais vous prenez beaucoup d'ennuy.  
Ma servante est un peu tardive ;  
Si faut-il vraiment qu'elle arrive  
Dans un bon quart-d'heure d'icy :  
Elle me sert tousjours ainsy.  
En attendant, prenez un siege ;  
Vos escarpins n'ont point de liege !  
Vostre collet fait un beau tour !  
A la guerre de Montcontour  
On ne portoit point de rotonde.  
Vous ne voulez pas qu'on vous tonde ?  
Les choses longs sont de saison.  
Je fus autrefois de maison ,  
Docte, bien parlante et habile,  
Autant que fille de la ville ;  
Je me faisois bien decroter,  
Et nul ne m'entendoit peter  
Que ce ne fust dedans ma chambre.  
J'avois tousjours un collier d'ambre ,  
Des gants neufs, des souliers noircis .  
J'eusse peu captiver Narcis.  
Mais, hélas ! estant ainsi belle,  
Je ne fus pas long-temps pucelle.  
Un chevalier d'autorité  
Acheta ma virginité ;















Dy-moy, pourquoy, vieille maudite,  
 Des rufiens la calamite,  
 As-tu si-tost quitté l'enfer?  
 Vieille, à nos maux si préparée,  
 Tu nous ravis l'age dorée,  
 Nous ramenant celle de fer.

Retourne donc, ame sorciere,  
 Des enfers estre la portiere ;  
 Pars et t'en-va, sans nul delay,  
 Suivre ta noire destinée,  
 Te sauvant par la cheminée,  
 Sur ton espaule un vieux balay.

Je veux que par tout on t'appelle  
 Louve, chienne et ourse cruelle,  
 Tant deçà que delà les monts ;  
 Je veux de plus qu'on y ajoute :  
 Voilà le grand diable qui joute  
 Contre l'enfer et les demons.

Je veux qu'on crie emmy la rue :  
 Peuple, gardez-vous de la grue  
 Qui destruit tous les esguillons,  
 Demandant si c'est aventure,  
 Ou bien un effect de nature,  
 Que d'accoucher des ardillons.

De cent clous elle fut formée,  
 Et puis, pour en estre animée,  
 On la frotta de vif-argent :  
 Le fer fut premiere matiere ;  
 Mais meilleure en fut la derniere,  
 Qui fit son cul si diligent.

Depuis, honorant son lignage,  
 Elle fit voir un beau ménage  
 D'ordure et d'impudicitez,  
 Et puis, par l'excez de ses flammes,

Elle a produit filles et femmes  
Au champ de ses lubricitez.

De moy tu n'auras paix ny tresve  
Que je ne t'aye veue en Gresve  
La peau passée en maroquin,  
Les os brisez, la chair meurtrie,  
Preste à porter à la voirie,  
Et mise au fond d'un mannequin.

Tu merites bien davantage,  
Serpent dont le maudit langage  
Nous perd un autre paradis :  
Car tu changes le diable en ange,  
Nostre vie en la mort tu change,  
Croyant cela que tu nous dis.

Ha dieux ! que je te verray souple,  
Lors que le bourreau couple à couple  
Ensemble pendra tes putains !  
Car alors tu diras au monde  
Que malheureux est qui se fonde  
Dessus l'espoir de ses desseins.

Vieille sans dent, grande hallebarde,  
Vieux baril à mettre moutarde,  
Grand morion, vieux pot cassé,  
Plaque de lict, corne à lanterne,  
Manche de lut, corps de guiterne,  
Que n'es-tu desja *in pace* !

Vous tous qui, malins de nature,  
En desirez voir la peinture,  
Allez-vous-en chez le bourreau :  
Car, s'il n'est touché d'inconstance,  
Il la fait voir à la potence  
Ou dans la salle du bordeau.

---











31, 2. *Jodelle*, l'auteur tragique (1532-1573).

— 12. Var. : Les poètes plus *espais*. (1613.)

— 15. *Le neveu d'Atlas* : Mercure. Par allusion à un passage d'Horace, I, ode 10, traduit librement par Regnier\*.

— 18. Patisson, l'une des gloires de la typographie française au XVI<sup>e</sup> siècle, et qui a laissé un fils également renommé. Il avait épousé la veuve de Robert Estienne et mourut en 1606.

32, 27. Var. : Et qui c'est mon amy un *gremoire* et des mots.

— 30. Var. : Mon *tans* en ce *caquet*.

33, 1. *Brouage*, ville du département de la Charente-Inférieure, célèbre par ses marais salants.

— 2. *Ceux de Saint-Michel* : les habitants du mont Saint-Michel au Peril de la Mer, comme on surnommait alors la célèbre abbaye de l'Avranchin.

— 4. *Dame Fredegonde*. On a cru voir ici une allusion à la reine Marguerite.

34. *Monsieur Bertaut*, premier aumônier de la reine Catherine de Médicis et célèbre poète français. (1552-1611.)

— 5. Var. : *Chaque fat* a son sens.

35, 28. *En Perse*. La loi et les usages des anciens Perses permettaient le mariage entre les plus proches parents : le fils avec la mère, le frère avec la sœur\*.

36, 9. Var. : ce qui *m'en* desplait.

— 12. *Le four l'Evesque*, siège de la juridiction épiscopale de Paris. La prison, réunie plus tard aux autres prisons royales, a servi de retraite, au XVIII<sup>e</sup> siècle, à un très-grand nombre d'acteurs et de gens de lettres qui n'étaient pas dignes d'être envoyés à la Bastille.

37, 16. 1613 donne : ceste pointte *en cet* entendement.

-- 22. 1613 donne : *En* bravant.

















fois, les dix-neuf vers qui suivent étaient remplacés par ceux-ci :

*N'ayant pas tout à fait mis fin à ses vieux tours,  
La vieille me rendit tesmoin de ses discours.  
Tapi dans un recoin, et couvert d'une porte,  
J'entendy son propos...*

115, 25. Var. : Sinon qu'un peu d'excuse. — 1612.

116, 3. Nous avons mis ici entre crochets quatorze vers retranchés, peut-être par la volonté de l'auteur, dans l'édition de 1613, et que donnent presque toutes les éditions.

— 7. *Limestre*, nom d'une sorte de serge.

118, 28. Le *chabot*, ou *cabot*, est un petit poisson difforme, à grosse tête, fort peu estimé, et qu'ordinairement on ne mange pas. « Faire présent d'un chabot pour avoir un gardon » est donc faire un échange avantageux.

120, 6. *Des mouvants*. On a depuis corrigé « des mouvants ». Les « mouvants » voulaient peut-être désigner les gens occupés.

125, 15. *Homme que la fortune*. On suppose que cette pièce est écrite à la louange de Sully, et que c'est là l'homme qu'il veut désigner.

127, 3. *Gallet*, fameux joueur de dés, contemporain de Regnier, et dont la ruine fit grand bruit.

— 22. Maintes ordonnances royales avaient défendu de tenir brelans, et ces ordonnances, conformément aux usages, avaient été vérifiées au Parlement.

— 24. *Le Sieur de Provins*, personnage resté inconnu aux commentateurs.

— 29. *Le Cousin* était un fou de Henri IV, ainsi nommé, dit-on, parce qu'il appelait ce roi son cousin.

128, 6. *Et mil autres accidens*. Cet hémistiche a un pied de trop. Depuis on a corrigé en retranchant « Et ». Peut-être était-ce une licence prosodique.





*Le plus souvent on n'en a rien,  
Et dans l'amoureuse poursuite  
Quelquesfois l'importunité  
Fait plus que la capacité.*

*J'approuve bien la modestie,  
Je hay les amans effrontez ;  
Evitons les extremités ;  
Mais des dames une partie,  
Comme estans sans election,  
Juge en discours l'affection.*

*En discourant à sa maistresse,  
Que ne promet l'amant subtil ?  
Car chacun, tant pauvre soit-il,  
Peut estre riche de promesse ;  
Les grands, les vignes, les amans,  
Trompent tousjours de leurs sermens.*

*Mais vous ne trompez que vous mesme,  
En faisant le froid à dessein ;  
Je croy que vous n'estes pas sain,  
Vous avez le visage blesme ;  
Où le front a tant de froideur,  
Le cœur n'a pas beaucoup d'ardeur.*

*Vostre belle, qui n'est pas lourde,  
Rit de ce que vous en croyez ;  
Qui vous void pense que soyez  
Ou vous muet, ou elle sourde.  
Parlez, elle vous orra bien ;  
Mais elle attend, et n'entend rien.*

*Elle attend, d'un desir de femme,  
D'ouïr de vous quelques beaux mots ;  
Mais, s'il est vray qu'à nos propos  
On reconnoist quelle est nostre ame,  
Elle vous voit, à cette fois,  
Manquer d'esprit comme de voix.*

*Qu'un honteux respect ne vous touche :  
Fortune ayme un audacieux.*

*Pensez, voyant Amour sans yeux,  
Mais non pas sans mains ni sans bouche,  
Qu'après ceux qui font des-presens,  
L'Amour est pour les bien-disans.*

170. Discours, publié pour la première fois en 1608. Le meilleur commentaire de ce morceau est l'histoire même, que l'on doit tenir en main en le lisant.

172, 5. Var. : *Qui, s'employant aux arts, mesloient...*

— 30. Var. : *Là, les camps.*

173, 2. Le Poitou fut en effet témoin des premiers faits d'armes du roi de Navarre, et du principal : Coutras. Regnier, en écrivant ces vers, devait avoir présents à la mémoire les éloges que son ami Rapin, en sa double qualité de Poitevin et de courtisan, avait avant lui adressés au roi victorieux.

176, 4. Var. : *de ces biens tu te lasses.*

— 6. Var. : *en ses murs.*

— 11. *Atten tu que l'Espagne.* Philippe III, monté sur le trône en 1598.

— 18. *Yssu, comme tu dis.* Allusion aux princes de la maison de Lorraine.

— 25. Var. : *les discords estoufer.*

177, 25. Var. : *Ha ! que ces paladins.*

178, 9. Var. : *Si tu n'as tout à fait rejeté.*

183. Toutes les poésies comprises des pages 183 à 235 inclusivement ont été publiées par Elzevier dans leur édition de 1652. La plupart de ces pièces paraissent l'œuvre d'imitateurs de talent. Le génie est absent. La disposition que nous avons adoptée dans cette édition permettra de juger de toute la différence qui existe entre le vieux et le nouveau Regnier.

188, 29. *Pour le sel* : allusion à la ferme des gabelles.

189, 1. On appelait *droit annuel* la redevance que les titulaires d'offices héréditaires devaient payer annuellement

pour assurer la transmission desdits offices à leurs héritiers. S'affranchir de cet impôt, c'était léguer sa charge au domaine.

— 4. Ange Cappel, sieur du Luat, était secrétaire du roi Henri III et frère du médecin Guillaume Cappel. Dans ces vers, devenus obscurs, Regnier fait allusion à une taxe imaginée par Du Luat et de laquelle celui-ci aurait grandement profité. L'échevinage, qui se trouvait sans doute atteint par le nouvel impôt, est désigné sous le nom de « consulat ».

189, 29. *Car, enfin, ou Plutarque ment.* Allusion à deux traités sur l'âme des animaux, qui font partie de la collection des *Œuvres morales* de Plutarque.

191. PLAINTÉ. Cette pièce et la suivante ont été publiées pour la première fois dans *Le Temple d'Appolon, ou nouveau recueil des plus excellens vers de ce temps* (Rouen, Raphaël Du Petit-Val, 1611, petit in-12), et sont sans doute aussi peu authentiques que les autres compositions attribuées à Regnier dans les recueils satiriques de la même date.

201. LOUANGES DE MACETTE. Cette pièce n'est certainement pas de Regnier ; on s'étonne que les Elzevier l'aient admise dans leur recueil : c'est par pur respect pour leur édition que nous la conservons ici.

210, 24. *Par ces plaintes.* Correction proposée : *Par ces plaines encore...*

229. SUR LA NATIVITÉ. On croit généralement que cette pièce (est-elle de Regnier?) fut composée en 1611 ou 1612.

235. SUR LA MORT, etc. Tiré des *Œuvres* de Rapin 1610, in-4°, vers la fin (le volume n'est pas paginé). Ce sonnet, dans cet ouvrage, est suivi de la signature : *Reignier.*

236. Les pièces qui suivent ont été données par tous les éditeurs de Regnier depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, d'après le *Cabinet satyrique*, où nous les avons reprises à notre tour pour nous conformer à la tradition ; néanmoins nous sommes persuadé que ces œuvres ordurières ne sont pas sorties de la plume de Regnier.



246. Epigramme sur Vialart, tirée de *l'Anti-Baillet*, II, p. 343. On rapporte que cette épigramme s'adresse à un compétiteur de Regnier au canonicat dont il fut pourvu à Chartres en 1609.

— ÉPITAPHE. On doute aujourd'hui que ce sixain soit de Regnier. L'opinion de Garasse, qui l'attribue positivement au poète, ne paraît pas suffisante. Il y a plus d'un siècle qu'on a réuni cette pièce aux œuvres de Regnier. Voyez Garasse, *Recherche des Recherches de maistre Estienne Pasquier*, in-8, p. 648, et Goujet, *Bibliothèque française*, XIV, p. 203.





## INDEX ET GLOSSAIRE

---

NOTA. — *Les noms de personnes et les noms de lieux sont en petites capitales, les termes expliqués dans le glossaire en italique. On n'a pas relevé les noms de la mythologie ni ceux de l'histoire ancienne.*

---

*Abayer*, désirer.

*Advouer*, approuver.

*Aguet* (d'), adroitement. — *Aguets*, embûches.

*Ains*, mais.

ALLEMAGNE (l'), 177.

*Alourder*, fatiguer.

ALPES (les), 83, 172.

*Amenuisé*, décharné.

AMIENS, 173.

*Anguilade*, coups de peau d'anguille.

*Antan*, l'année précédente.

ARCHIDUC (l') D'AUTRICHE, 173.

*Armet*, armure de tête, la tête elle-même.

*Arroy*, appareil, équipage.

ARSENAC (l'), 185.

*Arser* (faire), relever, redresser.

*Attenter*, parvenir à.

*Attifet*, ornement de tête pour les femmes.

AUSTRICHE (l'), 177.











PROVENCE (la), 172.

PROVINS (le sieur de), 126.

*Quémande*, qui mendie.

*Quenaille*, canaille.

*Rancœur*, désir de vengeance, rancune.

RAPIN, 68, 235.

*Rebec*, violon.

*Recipez*, remèdes.

*Recreu*, fatigué, épuisé, et, par extension, médiocre.

*Remeugle*, remugle, odeur de renfermé.

*Rengreger* (se), se fortifier, s'augmenter.

RHEIN (le), 172.

ROME, 24, 43, 60.

*Rongneux*, qui a la rogne.

RONSDARD, 14, 15, 18, 31, 37, 69, 76.

*Rosoyant*, qui tient de la rosée.

ROUSSET, 135.

ROYAUMONT, 132.

*Sade*, *sadinette*, gentille.

*Sagette* (sagitta), flèche, trait.

SAINT-EUSTACHE (église), 102.

SAINT-JEAN (église), 69.

SAINT-MICHEL, 33.

SAVOYE, 18, 83.

SEAU (le), 84.

SÉES, 34.

*Sivé*, flaque d'eau croupie.

SICILLE (la), 177.

*Siller*, priver de la vue. Nous avons encore aujourd'hui son contraire, *dessiller*.

*Soulois*, *souloit*, du verbe *souloir*, avoir coutume.

TASSE (le), 76.

*Température*, tempérament.

THERESE (sainte), 113.

TIBRE (le), 43.









TABLE DES MATIÈRES.

	275
	Pages.
<i>Vialart, plein d'hypocrisie.</i> . . . . .	246
<b>Épitaphe</b> . . . . .	246
<b>NOTES ET VARIANTES</b> . . . . .	247
<b>INDEX ET GLOSSAIRE</b> . . . . .	265



